

Recenzje

Martijn ICKS, *The Crimes of Elagabalus. The Life and Legacy of Rome's Decadent Boy Emperor*, I.B. Tauris, London–New York 2011, XII–276 pp.

L'histoire de la culture a vu naître récemment un nouveau genre de recherches historiques qui vise à présenter la réception d'un épisode, d'une trame d'événements ou d'une figure de l'Antiquité au cours des siècles, aussi bien dans la littérature que dans l'art, le théâtre et le cinéma. L'épisode initial peut appartenir à l'histoire orientale, biblique ou classique, gréco-romaine, ce qui montre son intérêt de nos jours, marqués par de nouvelles possibilités de diffusion. Le point délicat de la recherche est le personnage original ou l'événement initial qu'il convient de présenter d'une manière acceptable du point de vue de l'historien. En effet, les plus anciens récits qui le concernent, voire ses représentations dans l'art antique, sont déjà des interprétations qu'il faut situer dans une perspective historique valable, qui se transformera éventuellement en roman historique dans les étapes suivantes de sa transmission.

En guise d'exemple de ce genre de recherches nous présentons ici un ouvrage qui ne part pas d'un épisode de l'histoire orientale, mais d'une figure du Haut-Empire romain : l'empereur Élagabal, né en l'an 204 à Émèse (Homs), en Syrie. Il régna de 218 à 222. Sa personnalité présente cependant l'avantage de conjuguer des éléments proche-orientaux et occidentaux. Nous prêterons ici une attention particulière aux données initiales, proche-orientales et sémitiques, parfois mal comprises ou malmenées.

Le livre de Martijn Icks, intitulé *Les Crimes d'Élagabal* à l'instar d'un drame ou d'un roman policier, est basé sur une thèse de doctorat présentée en 2008 à l'Université de Nimègue. Il vise moins à retracer l'histoire et l'arrière-plan culturel du règne de cet empereur en suivant la méthode habituelle de la critique historique qu'à présenter la figure d'Élagabal, telle qu'elle fut perçue dans la littérature, l'art, la musique, le théâtre et le cinéma jusqu'à nos jours. L'impressionnante liste d'œuvres énumérées chronologiquement aux pp. 219–223 dévoile l'ampleur des recherches entreprises par l'Auteur pour réaliser son plan. Au départ, il y avait cependant l'image du jeune monarque que les sources historiographiques et numismatiques avaient forgée. L'Auteur en est parfaitement conscient et les premiers chapitres de son ouvrage sont donc consacrés surtout à une description des événements historiques (pp. 9–43), à la présentation de leur fond culturel (pp. 44–60)

et à l'iconographie des émissions monétaires du règne (pp. 61–91). On remarque ici un certain manque de perspective historique et une connaissance quelque peu fragile du Proche-Orient à l'époque romaine.

Les titres du premier et du deuxième chapitre, «Un garçon sur le trône», «Un enfant prêtre d'Émèse», ne reflètent pas la réalité du monde antique. D'après le droit romain, un jeune homme de quatorze ans était «majeur» et la tradition sémitique avançait même cet âge de la majorité de un ou deux ans. Par ailleurs, Ramsès II prétendait avoir été «chef d'armée à l'âge de dix ans», Alexandre le Grand commandait la cavalerie à la bataille de Chéronée à l'âge de dix-huit ans et Hannibal se serait exercé au métier des armes au moins dès l'âge de neuf ans. L'Auteur note à bon escient que la localisation d'Émèse en Phénicie, selon les dires d'Hérodien, doit se baser sur la création de la province de *Syria Phoenice* par Septime-Sévère (p. 46). Il aurait fallu signaler clairement qu'Émèse, c'est-à-dire Homs en Syrie centrale, n'a jamais été une cité phénicienne et que la dynastie de Shamshigeram était arabe. Le comportement d'Élagabal se profilerait ainsi sur un fond culturel réel et ceci aurait sans doute évité certains égarements. Il n'est guère vraisemblable, en effet, que la dédicace grecque aux dieux syro-arabes, trouvée à Cordoue en 1921, faisait allusion à une déesse d'amour chypriote d'origine phénicienne, appelée *Kypris* et exportée à Carthage où elle serait devenue *Ourania* (pp. 33, 52). Ceci relève de la fantaisie pure. *Kypris* n'est que le résultat d'une restitution hypothétique d'un mot sémitique qui devait se lire *κyp[α]* et désigner un rocher sacré (*kp'*) à Kharinaz, un toponyme probable de Syrie (cf. «*Latomus*» 70 [2011], pp. 1095–1096). Quant à *Ourania* (pp. 32–34), c'est la traduction grecque de *Caelestis*, appelée aussi *Iuno Caelestis* ou *Virgo Caelestis*, qui s'est substituée à la Tanit carthaginoise à l'époque romaine. Il est évidemment inexact de dire que le surnom *Bassianus* des pontifes émésiens est la forme latinisée d'un mot phénicien *basus* signifiant «prêtre» (p. 50). C'est un nom sémitique formé sur la racine araméenne *by*, «sonder, scruter», et pouvant signifier «devin», ce qui convient au grand prêtre d'une divinité oraculaire (cf. «*Latomus*» 70 [2011], pp. 1094–1095). La pratique de l'extispicine, attribuée par l'*Historia Augusta* à Élagabal, s'inscrirait donc très bien dans la ligne d'une tradition orientale, contrairement à l'opinion de l'Auteur (p. 51), qui ne semble pas être au fait de l'origine du rituel étrusque et romain. Il n'est également pas au courant des sacrifices humains en milieu syrien et arabe avant l'Islam (p. 51), dont les témoignages peuvent toutefois éveiller des doutes (cf. «*Latomus*» 70 [2011], pp. 1091–1094).

On ne saisit pas bien la pensée de l'Auteur quand il affirme que l'on n'a pas retrouvé des traces archéologiques du temple d'Élagabal à Émèse et que l'on ne connaît que quatre inscriptions désignant le dieu par son nom (p. 50). Plusieurs dédicaces d'*Intercisa* (Hongrie) mentionnent le *Deus Sol Elagabalus*, tout comme les inscriptions grecques gravées sur un autel et une sculpture de lion en pierre, toutes deux découvertes sur le tell de Homs et indiquant que le temple se dressait sur le tell même, haut de 32 m (références dans «*Latomus*» 70 [2011], pp. 1087 et 1089). L'examen de l'iconographie des monnaies soulève moins de questions sauf dans le cas de la «corne» apparaissant sur la tête de l'empereur dans certaines émissions (p. 75 et fig. 8–10). L'Auteur n'exclut

pas l'hypothèse de E. Kregel qui y verrait le pénis d'un taureau. Cependant, un texte magique araméen semble comparer le bétyle d'*Elaha Gabal* à «une corne (*qrn*) sur laquelle du miel est versé» en guise de libation» («Latomus» 70 [2011], pp. 1087–1088). Sa présence sur le chef d'Élagabal impliquerait ainsi l'assimilation de l'empereur à la divinité dont il portait le nom. Il convient de rappeler que la corne était un symbole de force et de puissance.

Les chapitres présentant l'image d'Élagabal, tel que perçu par la postérité, commencent par l'historiographie antique (pp. 92–122). La seule source quelque peu fiable est l'*Histoire romaine* du sénateur Dion Cassius qui ne cache pas son animosité personnelle envers le monarque. Les titres des chapitres marquent l'évolution de la tradition: du «souverain rejeté» des historiographes on passe au «tyran malfaisant» (pp. 123–147), puis à «l'empereur décadent» (pp. 148–179), pour s'arrêter à «un prince moderne» (pp. 180–213). L'ouvrage est manifestement destiné à un large public de lecteurs qu'il ne fallait pas effaroucher par des notes au bas des pages. Celles-ci sont donc rejetées à la fin du volume, aux pp. 227–253. Comme elles sont numérotées séparément pour chaque chapitre, un éditeur de bon sens les aurait du moins accompagnées d'un titre courant indiquant les chapitres au lieu de signaler simplement les «notes». Qui plus est, les notes ne donnent pas le titre complet et l'année des publications. Il faut donc se reporter plus loin à la bibliographie des pp. 255–267, qui est suivie d'un index (pp. 269–276). Le volume comporte aussi des illustrations avec une carte du Proche-Orient. La seule erreur relevée dans la transcription des noms sémitiques apparaît à la p. 49 où il fait lire 'RŠW au lieu de 'RSW.

Si l'ouvrage en question n'est pas destiné en premier lieu aux spécialistes de l'Antiquité orientale ou classique, il sera en tout cas utile aux historiens de la littérature et de la culture européennes et pourrait inspirer d'autres travaux du même genre. Il se lit aisément, comme un roman historique, et pourrait toucher un public plus large et l'intéresser à l'Antiquité.

Edward Lipiński

Izabela Eph'al Jaruzelska, Tamar Zewi, *Gramatyka hebrajszczyzny biblijnej w zarysie*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 2013, 162 pp.

This new outline of a grammar of Biblical Hebrew aims at presenting the language of the Bible as understood by the Karaite scholars of Tiberias in the 9th and 10th centuries A.D. It follows the classical division of the subject with the first part presenting script and phonology (pp. 20–37), the second part dealing with morphology (pp. 38–79), and the third one with syntax (pp. 80–137). An accurate morphological analysis of five passages of the Bible is added as an illustration of the exposed grammatical rules (pp. 138–152): Gen. 41:41–45; Judg. 3:1–5; II Sam. 5:1–5; Isa. 2:2–5; Qoh. 2:12–15. A selected bibliography (pp. 153–155), an index of biblical passages (pp. 156–159), and an index of subjects

(pp. 160–162) close the volume. Numerous and well prepared tables facilitate the use of the grammar.

All biblical passages and Hebrew words are printed in Hebrew characters with full vocalization, a very accurate transcription, and a Polish translation, as close as possible to the Hebrew text. The grammatical terminology used thorough the grammar is genuinely Polish with addition of its equivalent in Israeli Hebrew, printed in Hebrew characters and in transcription. Scholars not used to read Hebrew may thus consult the grammar for linguistic comparisons, etc. The abandonment of the traditional terminology employed in Semitic studies, often based on Latin, will instead hamper those who intend using foreign works, since the grammar does not pave the way to international publications in the field, while no specialized studies of the kind exist in the Polish language. Hebraists will thus need to have recourse sometimes to another grammar with the internationally agreed terminology.

The short introduction giving an outline of the history of the Hebrew language (pp. 11–19) is somewhat disappointing. There is no mention of ancient Hebrew dialects. At least three are easily recognizable: the one of Transjordan, already manifested with the šibboleṭ case in Judg. 12:5-6, the North-Israelite dialect, revealed by the Samaria ostraca, and the Judaeen one, represented by the Lakish and Arad ostraca. The differences concern not only spelling and phonology, but also contraction of diphthongs and assimilation of consonants. For instance, “wine” is called *yyn* in Judaeen, but *yn*, thus *yēn* in North-Israelite; “year” is *šnh/šnt* in Judaeen, but *št*, thus *šatt* in North-Israelite. The Qumran scrolls are supposed to reflect either “Late Hebrew” or “Mishnaic Hebrew” (p. 17). “Late Hebrew” is supposedly a misnomer for “Late Biblical Hebrew”, recognizable in the biblical passage of Qoh. 2:12-15, analyzed on pp. 150–152. However, no attention is paid there to the morpho-syntactic difference between the use of *wə-qāṭal* in the Book Qohelet or Ecclesiastes in clauses in which “Classical” Hebrew would have employed a *wa-yiqtol* form. A footnote (p. 19, n. 13) recalls the existence of Babylonian and Palestinian vocalization systems, different from the one of Tiberias, but no mention is made of Samaritan Hebrew. The oldest preserved Ben Asher manuscript is not the *Codex Alepensis*, as stated on p. 19, but the *Codex Cairensis* of the Prophets, achieved in 895 A.D. Contrary to the statement on p. 19, Targum Jonathan does not contain the *Ketuvim*. The dating of Proto-Sinaitic inscriptions from Serabit el-Khadem to the 18th century B.C. (p. 21) is probably by half a millennium too high.

The formal differences recognized by the Karaite masorettes of Tiberias are not always presented in an appropriate way. Thus *qāṭal* is supposed to express the past time, like in Modern Hebrew (p. 89), but the masorettes distinguished *qāṭal*, expressing a performed action, and *qāṭēl*, signifying a state. In both cases we deal with aspects, not with tenses. Instead, the Authors distinguish a form *wəqāṭal* (pp. 91–92) expressing the future according to a widespread opinion. Although the verbal form is not different from *qāṭal*, this reading of biblical texts is attested already in the Septuagint. In fact, however, *wəqāṭal* often expresses an action accomplished before the event signified by a preceding *yiqtol* and, in prophetic texts, it can serve to describe a vision, like in Isa. 2:2, quoted on pp. 91 and

148. This passage should thus be understood: “At the end of the days, the mountain of Yahweh’s house shall be set (*yiqtol*) on top of the mountains, having been lifted (*qātal*) above the hills. And all the nations streamed (*qātal*) to it ...”. This is no prediction of a future event, but a description of a vision seen by Isaiah, as recorded in Isa. 2:1. Formal parataxis is used in these sentences to express logical hypotaxis, like often in Semitic languages. The same problem occurs in sentences reporting a divine statement, like in Deut. 4:1, quoted on p. 91: “You will live (*yiqtol*), having gone in (*qātal*) and occupied (*qātal*) the land”. It is obvious that the conquest of the Holy Land precedes the happy life of the nation. The conjunction *wa-* does not operate miracles by converting the meaning of a verbal form from “accomplished” into “not (yet) accomplished”. Ben Asher did not resort to such conversions, not even in introductions to prophecies, like *wahāyā* with the disjunctive accent *ləgarmeh* in Isa. 2:2, showing that one cannot translate: “And it will happen at the end of the days that ...”, as done on pp. 91 and 148. The masoretes understood the text as follows: “And it (the vision seen by Isaiah) was: At the end of the days ...”. The same mistake occurs in a recent Polish translation of the Bible (*Pismo Święte*, Częstochowa 2008, p. 1655).

Unwarranted distinctions are introduced by the Authors in explaining the use of *yiqtol*, allegedly expressing the future, the present, repeated or atemporal actions (pp. 92–93). A single form is recognized by the masoretes, because it simply expresses unaccomplished actions; the distinctions are not based on the masoretic grammar, but on context and on Israeli Hebrew with interpretations. The situation is somewhat complicated in the case of the prefix-conjugation, since the latter corresponds to the old perfective (*yíqtol*), the old jussive expressing modalities, based on the imperative (*yi-qtól*), and the new imperfective (*yíqtólu*) derived from the jussive, not the opposite, and replacing the old imperfective *yíqattal*, no longer attested in Hebrew. In fact, both jussive and imperfect denote not performed actions, either wished, or announced, or not yet achieved. The peculiar place of the original stress in the old perfective is indicated in masoretic grammar by the *dagesh* in the first consonant following the conjunction *wa-*, thus *wayyíqtol*, better *wa-yíqtol*. This *dagesh* records the increased intensity of the syllable introduced by this consonant and bearing the stress-accent. These things are not explained in the grammar, leaving the student with a double question: How can the prefixing of the conjunction “and” (*wāw* consecutive) change an imperfective into a perfective? Why does it cause the gemination of the following consonant? Both student’s questions can be answered easily in the light of the language history and of phonetic facts in spoken idioms. Beside the *dagesh*, in many cases also the *millə‘el* accent shows the place of the stress in the *wa-yíqtol* forms of the verb.

One finds an aberration on p. 139, n. 3, where the loanword *‘abrēk* is explained as a “general title of the king of Egypt”. The word occurs in Phoenician inscriptions and seal legends from the 8th century B.C., but it is spelled *hbrk* with *h*, corresponding to Eblaic **habarakku* (VE 706). The masoretic vocalization is based on the pattern of Babylonian *abrikku*. The word was possibly borrowed from Hurrian and means “steward” or “herald”. In Phoenician, it can designate a kind of “vizier” or “viceroy”, like in Gen.

41:43, where the title is explained by *hammišnē*, the Neo-Assyrian (*mašennu*) and Old Aramaic (*mšn*) title of a high dignitary, corresponding to *hbrkl'brk*. On p. 138, *mirkebet hammišnē* is erroneously translated by “second chariot”, while this means “the chariot of the viceroy”. All this shows that the story of Gen. 41 has been written about the 8th century B.C. in “Classical” Hebrew.

The reviewer did not notice printing mistakes in the Hebrew texts and in their transcription, but he wonders why *patāh* is written with one *t* in the table of p. 26, as done usually in transcriptions, also by Joshua Blau, while *pattāh* is used in the text on the same page. A few unusual Polish words are left uncorrected, thus “Senachebryba” on p. 16 and “tannanitów” on p. 18. The reviewer’s comments do not detract from the value of this grammar that represents an authentic achievement, for which both Authors, the printers, and the editors deserve congratulations.

Edward Lipiński

Ahmed Ferjaoui (ed.), *Carthage et les autochtones de son empire du temps de Zama. Hommages à Mhamed Hassine Fantar*, Institut National du Patrimoine, Tunis 2010, 546 pp.

The volume offered to prof. M.H. Fantar by his friends, colleagues, and former students contains the proceedings of a conference held in 2004 at Siliana and at Tunis to record the battle of Zama in 202 B.C. As a historian wrote half a century ago: “One of the most decisive battles in military history in its military result, Zama ranges above any, save perhaps Waterloo, for its decisive effect on the course of world history. For the defeat of Hannibal, the first and only true defeat in his career, left Carthage naked, and her surrender put an end to the long struggle between Rome and Carthage for the mastery of the Mediterranean world”. As a matter of fact, the volume under review does not deal with the battle of Zama itself, but with the Carthaginians and their neighbours in the Mediterranean world. It is divided into six sections. The first one concerns the Phoenicians, the Carthaginians, and the autochthons (pp. 25–100). The second one examines the relations of the Carthaginians with the Elymians of Sicily (pp. 101–130), the third one, their relations with the Sardinians (pp. 131–170), then with the Iberians (pp. 171–280), and with the Libyans (pp. 281–456). The final section shows the permanence of the Punic civilization in Roman times (pp. 457–541).

The forty-three articles of the volume are preceded by a short introduction of the editor and by the bibliography of prof. M.H. Fantar, listing his publications both in French and in Arabic (pp. 9–20). While some contributions to the volume under review are short or quite general, other deal with particular questions. P. Bernardini and R. Zucca present the early Phoenician settlement on the islets of San Vittorio and Mal di Ventre, near the western coast of Sardinia (pp. 41–54). This settlement goes back to the 8th century B.C. D. Briquel

deals with the relations between Carthage and Etruria (pp. 71–87), while J.-P. Morel compares Carthaginian and Elymian pottery (pp. 111–130). The progressive integration of the Carthaginians within the autochthonous population of Sardinia is examined by P. Bernardini (pp. 133–145), G. Garbati (pp. 147–153), M.L. Uberti (pp. 155–160), and H. Dridi (pp. 161–169).

The relations between Carthage and the coastal area of the Iberian Peninsula are presented by J. Ramon Torres (pp. 173–196) and J. Sanmartí (pp. 197–206) on basis of pottery. An ivory artefact from Medellín is then analyzed by M. Almagro-Gorbea (pp. 207–229) and two Phoenician inscriptions discovered in 2003 on the island Ibiza are presented by J. Ramon, M.J. Estanyol, M.A. Esquembre, G. Graziani, J.R. Ortea (pp. 231–236), and M.J. Estanyol i Fuentes (pp. 237–240). These are the only epigraphical items examined in the volume under review. This *editio princeps* of new inscriptions going back to the 4th or 3rd century B.C. is quite important. Further study of both texts, respectively of six and of three lines, as well as an afresh made decipherment of the older inscription, is nevertheless required. The relations between the Barca rulers of the Iberian Peninsula in 237–206 B.C. and the autochthonous population are examined by J.M. Blázquez (pp. 241–268), and M. Paz García Bellido analyzes monuments of the *Dea Caelestis* in the Bardo Museum (Tunis) in quite an illuminating way (pp. 269–280).

K. Mansel searches for autochthonous traces on the site of Carthage in the 8th and 7th centuries B.C. (pp. 283–293), while A. Tejera and M^a.E. Chávez try once again to offer an interpretation of the “Sign of Tanit” (pp. 295–309). Such attempts are unconvincing, since the sign appears in Egypt already in the second millennium B.C. (“Rocznik Orientalistyczny” 63/2 [2010], p. 93) and is certainly related to the Egyptian hieroglyph ‘*ankh*, the symbol of life. The image of a Libyan in figurative documents is examined by Z. Chérif (pp. 311–328), while A. Ferjaoui presents the traces of relations between Carthage and the area of Zama (pp. 341–358). The necropolis of Rachgoun (Algeria) is revisited by M. Torrez Ortiz and A. Mederos Martín (pp. 359–378), while new chronological data about Banasa (Morocco) are presented by R. Arharbi (pp. 395–412), who dates the earliest uncovered Punic pottery at least from the 4th century B.C. The Numidian army under Juba I is described by Y. Le Bohec (pp. 445–456). The persistence of the so-called *tophet* in Roman times is dealt with by L.A. Ruiz, V. Peña (pp. 459–470), and H. Benichou-Safar (pp. 471–477). Various cultural items are presented by N. Ferchiou (pp. 479–507), followed by S. Bullo who deals with a diadem (pp. 509–517). Late monuments of the Gabes area are presented by H. Krimi (pp. 519–529) and Punic language quotations in St. Augustine’s writings are listed by Cl. Lepelley (pp. 531–541). The volume under review constitutes a due homage to prof. M.H. Fantar’s scientific work for half a century, to which the reviewer heartwholly adds his best wishes.

Edward Lipiński